

Mouloudji

Chanteur, compositeur, écrivain, peintre, il est un génial touche-à-tout qui garde un enthousiasme d'enfant

Au pied de la Butte Montmartre, cité Chaptal, sous les toits, un ravissant studio, où l'on se sent vite chez soi. Entre ces quatre murs, Mouloudji enferme sa vie la plus secrète et la plus intime. Là, selon son inspiration, il se penche sur son bureau de romancier et d'auteur dramatique et laisse courir sa plume sur le papier pour expliquer ce que jamais il n'oserait dire. Ou bien, il s'installe devant son chevalet de peintre pour déverser sur ses toiles des flots de couleurs, ou, à son piano pour fredonner deux mesures qui demain feront peut-être une chanson.



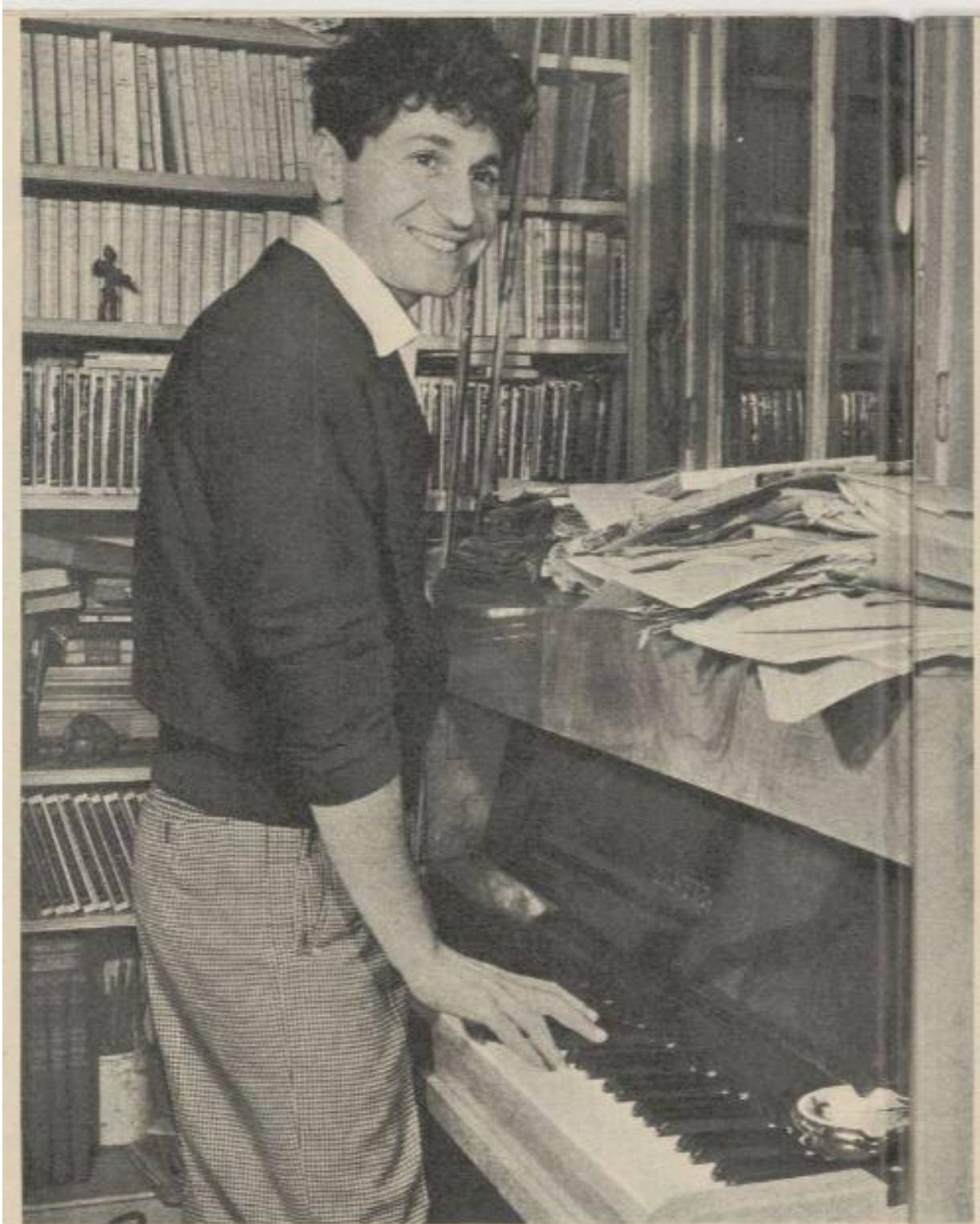
Mouloudji s'apprête à rédiger les dernières lignes du roman qu'il va faire publier le mois prochain aux Editions Gallimard.

Chanteur, compositeur, écrivain, peintre, il est un génial touche-à-tout qui garde un enthousiasme d'enfant.

Au pied de la Butte Montmartre, cité Chaptal, sous les toits, un ravissant studio, où l'on se sent vite chez soi. Entre ces quatre murs, Mouloudji enferme sa vie la plus secrète et la plus intime. Là, selon son inspiration, il se penche sur son bureau de romancier et d'auteur dramatique et laisse courir sa plume sur le papier pour expliquer ce que jamais il n'oserait dire. Ou bien, il s'installe devant son chevalet de peintre pour déverser sur ses toiles des flots de couleurs, ou, à son piano pour fredonner deux mesures qui demain feront peut-être une chanson.

Les murs clairs sont garnis d'aquarelles ; un magnifique Buffet, un Van Dongen, des lithos de Picasso me toisent du haut de leur jeune gloire. Sur les étagères, des opalines, des sulfures achèvent de me dérouter. Mouloudji, homme-Protée, ne connaît pas le mot « impossible ». Ce garçon nonchalant, presque trop doué, m'accueille avec un large sourire et une gentillesse faite de simplicité et de bonne

humeur. Il désoriente et charme en même temps : de taille moyenne, mince, les cheveux noirs, bouclés, en désordre, des yeux bruns, tour à tour caressants, rieurs ou mélancoliques. Moulou — comme l'appellent ses amis — n'a rien d'une vedette. Pourtant, dès son adolescence, il s'est avéré comme un acteur de l'écran remarquable, un écrivain profond et sensible, un chanteur plein de charme, un parolier-compositeur à succès, enfin un peintre de talent.



Mouloudji fredonne devant son piano à la recherche d'une chanson nouvelle. Moulou lit beaucoup, aussi bien les romans de la série noire que les classiques de la Picaresque. Aucune lecture ne le laisse indifférent.

— C'est simple, j'aime profondément la vie. Elle est pour moi une source inépuisable d'inventions, de découvertes, de mystères. J'essaie à chaque fois de les traduire de façon différente !

Un gosse de Paris qui se souvient encore de son enfance désespérée...

— Je suis né à Paris, il y a 37 ans. Je n'ai connu aucune joie dans mon enfance ; j'ai été privé de tout... surtout d'affection. A dix ans, je vendais des journaux à la criée avec mon frère et je dormais où je pouvais, la nuit, en attendant l'aube. Un an plus tard, Marcel Carné en fait le jeune héros de son premier film « Jenny », devenu depuis un classique du cinéma. Ce garçonnet aux yeux inquiets, voilés de tristesse, à la mèche rebelle, maigre, sauvage, qui venait chercher chez Jean-Louis Barrault une vieille chemise et une paire d'espadrilles, avait retenu son attention. Le petit Moulou plaît ; il tourne dans « Les Disparus de Saint-Agil », « L'Enfer des Anges », « Les Inconnus dans la Maison ».



Parfois, il prépare son repas tout seul. Il aime bien la purée : « Ce n'est pas fatigant à manger ! ». Il mange très peu et aime les fruits.

A seize ans, il épouse une starlette de son âge, Louise Fouquet, dite Lola. Ils sont pauvres tous les deux et n'ont en commun que des souvenirs de misère. Ils vivent sans domicile fixe jusqu'à ce que les Allemands — nous sommes en 1940 — convoquent Mouloudji pour partir au S. T. O.

— Je vais y aller à ta place... dit André.

André, c'est son frère, son cadet de deux ans. Il a moins bien résisté à son enfance malheureuse. Il est tuberculeux et les médecins lui donnent encore trois mois à vivre. Alors ! Les larmes aux yeux, Louise, la veille, frise le petit frère, à la lueur d'une bougie, à cause du couvre-feu. Il ressemble ainsi à Moulou. Mais les cheveux ne veulent pas tenir, il faut recommencer plusieurs fois la séance.

Le jour de la visite médicale, André est réformé... c'est-à-dire Moulou ! Aujourd'hui, Louise et Moulou sont riches et célèbres. Mais ils se souviennent encore de cette époque noire où ils étaient les plus jeunes mariés de France.

Le passé de Moulou ressuscite sous sa plume, inexorablement...

A vingt-trois ans, Mouloudji cède au désir qui le hante depuis longtemps : raconter son enfance. Il écrit d'un seul jet « Enrico », histoire poignante d'un enfant pauvre. Il porte le manuscrit à Jean-Paul Sartre et à Simone de Beauvoir. Les deux auteurs le lisent ensemble, en comprennent la valeur et le font éditer. « Enrico » obtient le prix de la Pléiade, et Mouloudji, cent mille francs.

— Ce fut ma plus grande joie. Ce prix encourageait mon envie d'écrire... et c'est, au fond, la seule chose qui me passionne.

Sur son bureau, sont empilées sept pièces de théâtre dont deux ont eu la faveur du public parisien.

— Côté romans, voici mon huitième : « L'Engagé volontaire ». C'est sur la dernière guerre, évidemment. Je viens de commencer une suite à « La Guerre Buissonnière », mais je n'ai pas encore trouvé le titre. Tenez, voici « Cent Chansons », mon dernier recueil de poèmes.

Le mal de Paris.

Dès qu'un rayon de soleil réchauffe les pavés de la capitale, Mouloudji descend quatre à quatre les escaliers pour humer « l'air de Paris ». Il recherche aussi les endroits étranges qui inspireront le peintre ou le poète.

— Je ne peux pas vivre sans le ciel de Paris ; d'ailleurs, vous voyez, « Le Mal de Paris », je n'ai pu m'empêcher de le chanter. Une semaine loin d'ici, et je suis malheureux... je m'ennuie ! Ce que j'aime par-dessus tout, c'est ma maison, et ma maison, c'est tout ce qui l'entoure : son quartier, la Butte, le Sacré-Cœur, Montmartre... Tout ça pour moi, c'est Paris.

Ce génial touche-à-tout a toujours sur lui un mystérieux petit carnet noir sur lequel sans arrêt il prend des notes. Il y griffonne une conversation surprise à l'ombre d'une porte cochère, un mot d'enfant, assis, les pieds dans le ruisseau, une querelle entre deux amoureux sur le banc d'un square. Ce carnet, c'est le plus fidèle ami de Moulou. Le matin, au petit déjeuner, il est là, sur la table, et souvent le thé refroidit, les toasts attendent... Moulou est loin, très loin... il écrit, écrit, perdu dans ses pensées. Le soir, au chevet du lit, il guette, inflexible, la dernière anecdote, le dernier rêve de la journée.

Comme un P'tit Coquelicot...

En 1950, Mouloudji vient à la chanson.

— Je n'avais pas d'engagement à cette époque. J'ai chanté un jour devant mes amis, et j'ai continué. On me demandait beaucoup dans les cabarets de la Rive Gauche. L'année suivante, j'avais la consécration du Music-Hall avec Bobino.

Ensuite, il passe à l'Alhambra, à l'Olympia... Brusquement, un grand silence de deux ans — Moulou joue la comédie — et le revoilà, triomphant, à Bobino, avec huit chansons nouvelles.

— Le plus difficile est de trouver le premier mot, la première phrase... Si le public n'attrape pas celle-là, il ne retiendra pas les autres, et la chanson sera un échec...

En novembre, il a chanté pour les téléspectateurs. Résultat : un concert d'appels féminins. Concert cacophonique, car certaines femmes réclament «Comme un P'tit Coquelicot», d'autres s'indignent : «C'est une honte d'apparaître avec un pantalon aussi mal repassé... » Les protestations gâchant les louanges, on glisse un mot dans le studio. Discrètement, entre deux chansons, Mouloudji enfle un pantalon aux plis parfaits, arraché par la speakerine à un technicien ahuri.

— Et j'ai chanté « Le P'tit Coquelicot »... pour les autres !

Moi, j'ai écouté, conquise, ses nouvelles chansons. Moulou a évolué : le baladin triste et cafardeux s'est un peu estompé. Les plaintes désolées et cruelles qui nous serraient le cœur ont cédé la place à des chansons plus souriantes, plus « roses ». Mouloudji s'éloigne tout doucement, comme le héros de son quatrième roman, «Les Larmes», des pleurs de son enfance. Le titi des rues sales et sombres a appris à sourire et son sourire est éblouissant.

J'aime qu'une femme reste naturelle en face de moi...

Lorsque j'ai demandé à Moulou ce qu'il appréciait particulièrement dans la vie, il m'a regardé d'un air étonné, a passé une main fine et racée dans les boucles de ses cheveux : il ne sait pas par où commencer !

— J'aime tout. Tout est passionnant. Tout est amusant : la campagne les arbres en fleurs, les meubles anciens, les expositions de peinture, les bons livres, les toits de Paris, la décoration, les quais de la Seine, le soleil, les chansons, les amis, la solitude, la rêverie...

Ses compositeurs de chansons préférés sont Vincent Scotto, Prévert, Trenet et Brassens. Mouloudji-parolier désire avant tout procurer de l'émotion à ceux qui l'écoutent.

— Non, je ne vais jamais au théâtre ni au cinéma, cela m'intéresse fort peu. En un an, j'ai vu deux films... Pourquoi je fais du théâtre et du cinéma ? Mettons... parce qu'on me le demande, alors je le fais...

Son sourire malicieux dément ses propos. Non, il n'avouera pas qu'il aime ce métier !

— Ce que je lis ? Voyons... Léautaud, Stendhal, Balzac, Marcel Aymé... des poètes, des tas de poètes...

— J'apprécie chez les femmes qu'elles soient femmes. J'ai horreur de celles qui jouent un personnage devant moi parce que je suis connu. Chez les hommes, je recherche la droiture, la bonté... De façon générale, j'apprécie le charme, plutôt que les qualités. Je déteste le chiqué et les gens qui ont des mains antipathiques... Si j'avais beaucoup d'argent, je continuerais à travailler, car c'est un garde-fou. Regardez les gens riches, ils ne sont pas plus intéressants que les autres...

Il répond à mes questions comme un petit garçon bien sage, poliment, avec gentillesse. Il veut me faire plaisir : c'est un hommage à mon métier!

C'est une occasion pour moi de découvrir un être attachant et sensible, sauvage, secret, intelligent, spirituel et sans artifice. Et toujours cette voix chaude et feutrée qui semble taillée dans du velours !

Il est obsédé par la peur d'être malade. Tantôt, il pressent un infarctus du myocarde, tantôt, il se croit tuberculeux, ou atteint d'un cancer.

Alors, il ne boit pas d'alcool, fume peu et se nourrit surtout de yaourt, d'oranges et de pain complet. Il s'habille simplement : une chemise blanche, col ouvert, un pull en V de la même teinte que le pantalon.

— Pourquoi mettre un costume ? Je sors rarement de chez moi...

Il a besoin de travailler pour être heureux ; pour cela, il lui faut des heures de calme et de solitude. Il attache un prix tout particulier à la tranquillité. Il reste chez lui, enfermé, cloîtré, en dehors des bruits de la ville, entouré d'objets familiers nécessaires à son inspiration et à son bien-être. Il a besoin de rêver, de marcher au rythme des chansons qui lui viennent aux lèvres et qui ne sont pas forcément les siennes. Il a besoin de se sentir libre, de ne pas savoir l'heure ni la date du jour. Il a horreur des calendriers, des montres, des horloges d'église qui lui rappellent que le temps passe !

Si je pouvais vivre jusqu'à 180 ans...

— Mon rêve ? Oh ! là ! là !... C'est de pouvoir écrire, je suppose !... Au fond, ça doit être ça que je préfère... Non, attendez... mon rêve, c'est d'arriver à l'âge de cent quatre-vingts ans. J'aurais pas mal lu, je serais d'une grande sagesse, ce serait merveilleux, non ?

Extraordinaire Moulou : il ignore l'indifférence. Tout le touche. Tout l'émeut. Il est très réceptif.

— Je déteste ce qui m'empêche d'être moi-même, les obligations que je n'ai pas choisies volontairement.

Voilà pourquoi il fuit les horaires trop bien établis, les importuns qui interrompent le cours de ses pensées, les curieux dont les pressantes questions ont pour but de révéler «le vrai Mouloudji ». Car cette exubérance, cette fureur, cette passion de vivre aiment à rester secrètes. Moulou est un silencieux. Il clôt soigneusement ses pensées au fond de son âme. Il garde avec précaution tous ses trésors. Il ne les jettera en pâture que plus tard, transformés, enrichis, épurés. Ce sera une chanson, un roman, un tableau ou une pièce de théâtre !

Toujours seul, face à la foule.

Pour s'exprimer, Moulou n'a pas besoin de parler. A quoi bon raconter à tous ces inconnus groupés devant sa loge de théâtre, à toutes ces relations futiles de cocktails, ses désirs et ses états d'âme puisqu'ils les découvriront un jour édités, peints ou chantés ! Mais se donneront-ils la peine de comprendre ? Renée SAGIL.

Les chansons de Mouloudji

Mouloudji écrit la plupart de ses chansons, paroles et musique. Chez Philips, où il enregistre, est paru récemment un microsillon où son talent d'auteur éclate à chaque tour d'aiguille. Voici : « Fleurs fanées », « Le Long des Rues de Paris », « Je suis amoureux », « Les Enfants de l'Automne », Pour celle-ci il a obtenu le prix de la plus

jolie chanson d'enfant en 1956. Mais il ne dédaigne pas de faire appel à quelques amis pour compléter son répertoire. Comme Raymond Queneau, auteur de « Si tu t'imagines », Boris Vian, auteur de « Je suis Snob » et de « La Valse jaune », et Van Parys, qui composa la musique de « Un Jour tu verras ». Mouloudji s'avère comme le plus tendre troubadour de la chanson française.



Mouloudji n'est pas seulement un chanteur, un compositeur de talent et un écrivain, mais il est aussi peintre. Il montre ici un tableau qu'il a peint l'an passé à l'encre de Chine. C'est l'une des ses œuvres préférées.